

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p 50432 / 1983, 14

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1983)

NOUVELLE SERIE

TOME 14 - 1983

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1983

Séance du 25 avril 1983

RÉCEPTION du Docteur Marc JAULMES

ÉLOGE du Professeur Jean-Marie BERT

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Chers confrères de l'Académie,
Mesdames,
Messieurs,

Je mesure l'incomparable privilège qui m'a été attribué par ceux qui m'ont trop largement honoré en m'ouvrant les portes de l'Académie.

D'autres, mieux que moi sans aucun doute, par leur talent et par leurs travaux, auraient mérité la place qui m'est aujourd'hui accordée.

Je remercie tous ceux qui ont participé à mon élection et je veux, parmi eux, mentionner :

- Notre Président, Monsieur Vincent BADIE, qui nous fait le très grand honneur de sa présence à cette table,

- et notre Secrétaire Perpétuel, Monsieur Gaston VIDAL, dont la compétence est un bien précieux pour la vie de cette Académie.

Il m'est agréable de dire aussi ma reconnaissance :

- au Professeur MOURGUE-MOLINES, qui m'a, le premier, initié à l'acte chirurgical et dont l'affectueuse sollicitude a été bien souvent pour moi un précieux encouragement ;

- au Professeur CADERAS DE KERLEAU, dont j'ai été l'externe et dont j'ai toujours admiré la clarté de pensée et la distinction de langage ;

- au Professeur VIALLEFONT, qui, dans le Service de notre Maître, le Professeur DÉJEAN, n'a jamais épargné ses efforts pour nous faire bénéficier généreusement de ses connaissances encyclopédiques ;

- au Professeur JEAN, qui m'a accueilli dans le Service de l'admirable Professeur CHAPTAL, alors que je préparais de 1953 à 1955 une thèse sur les lésions du fond d'œil dans les leucémies.

J'ai aussi à remercier :

- le Docteur André DESHONS, que l'indulgence a conduit peut-être imprudemment à prononcer mon nom dans votre honorable Compagnie,

- Madame COMET dont le dévouement a largement contribué à l'organisation de cette séance,

- et enfin, le Professeur François-Bernard MICHEL, qui a accepté d'être mon parrain, et dont l'enthousiasme est communicatif.

Chers confrères, je vous remercie tous de m'avoir permis, il y a un an déjà, de participer à vos enrichissantes séances de la rue Poitevine, où nous sommes les hôtes de notre excellent confrère, Monsieur SABATIER d'ESPEYRAN.

J'ai trouvé dans vos réunions hebdomadaires un lieu d'échanges et de réflexion tellement chaleureux, et votre liberté d'esprit m'est apparue à tel point comme le garant d'un attachement à une culture désintéressée, éloignée de tout sectarisme et de toute passion aveugle, que, chez vous, j'ai trouvé un domaine privilégié et précieux.

*

* *

Vous m'avez honoré aussi, Messieurs, en me confiant l'intimidante tâche d'occuper le septième fauteuil, où m'a si brillamment précédé le Professeur Jean-Marie BERT.

Son éloge, que j'ai maintenant le devoir de prononcer, me fait redouter la modestie de mes propos, si l'on veut bien considérer l'immensité de ce qui mériterait d'être dit et démontré à son sujet.

Le Professeur BERT enseigna l'Hydrologie médicale et la Climatologie, avant d'être nommé en 1956, Chef de Service de Gastro-Entérologie à l'Hôpital Saint-Éloi.

Parfait humaniste, il était d'une personnalité rayonnante. A l'Académie, il n'a laissé que des amis, et votre Compagnie représentait pour lui, selon l'expression même de son épouse "un grand pôle d'attraction".

Lorsque je considère sa vie et son œuvre, je suis impressionné par son amour de tous les instants pour sa Patrie, son pays et pour tous les hommes qui y ont vécu. Il a désiré pour eux le sort le meilleur et ce désir était soutenu par une grande spiritualité, qui a frappé tous ceux qui l'ont connu.

Je ne pense pas que Monsieur BERT aurait voulu que l'on parlât de lui en négligeant de saluer d'abord une terre qu'il a tant aimée, cette terre méditerranéenne, si belle, marquée par les strates du temps et de l'Histoire.

Il aurait certainement désiré nous voir partager son profond attachement pour une région dans laquelle il trouvait beaucoup de raisons d'espérer, même aux sombres périodes de désespérance de notre Histoire.

Si notre terre a parfois été le théâtre des excès les plus durs, elle demeure une terre d'accueil ; elle modèle les hommes dans un même moule, les forme d'une même pâte et les conduit à travers des destins qui ne sont dissemblables qu'en apparence vers une même cité, dans une commune solidarité.

Notre terre est étonnante de contrastes : alternativement desséchée par les vents du Nord ou mouillée par un impitoyable marin, sol de rocaïlle, d'herbe rase, de garrigues et de marais ; elle est terre d'austérité, terre de résistance obstinée.

Mais surtout, notre terre est empreinte de spiritualité. Sur la vaste plaine du Languedoc, plane un mystère. Et comme l'observe Raoul STÉPHAN :

«Le Languedoc a reçu un don divin :

Une terre qui s'adosse à la montagne et trempe dans la mer, et sur cette terre, la cime bleuâtre de l'Aigoual, le tremplin du Pic St-Loup prennent je ne sais quelle figure d'Horeb».

De la même manière, Jean-Pierre CHABROL souligne le caractère religieux de notre pays et de cette «alliance exacte de l'homme et de la terre» quand il écrit, assimilant nos Cévennes à une Terre Sainte :

«Entre Nil et Sinaï, toutes les humanités, tous les caractères se superposent comme les couches sédimentaires suivant les stratifications... de l'olivier, de la vigne, des pins, de l'herbe courte et de la caillasse».

Enfin, André CHAMSON ne voit-il pas dans notre pays *«un domaine tout en esprit semblable au pur symbole de Mistral»* ?

«Nulle part, dit-il, on ne peut trouver dans une plus grande harmonie, autant de contrastes, de l'austérité des montagnes à la beauté des jardins secrets, et du chant marial de l'Église de Maillane au psaume des batailles que l'on chante au Désert. C'est le domaine le plus humain dans lequel il peut nous être donné de vivre. C'est le lieu d'élection de l'éternel retour».

Avec ces témoins, nous constatons que de Villeneuve-lès-Maguelonne et Aigues-Mortes, en passant par St Guilhem-le-Désert, St Martin-de-Londres et leurs églises romanes, jusqu'à ces petits temples de pierres sèches perdus dans le désert des montagnes, tout est le signe d'un profond attachement à la chrétienté et à toute autre forme de liberté qu'il soit donné aux hommes d'espérer.

Chez nous, les pierres ont crié. Elles ont leur langage propre, qui parle au travers des grands moments de notre histoire et dans la vie de tous les hommes de bonne volonté.

*

* *

Je ne crois pas, dans ce que je viens de dire, m'être éloigné de la pensée de Jean-Marie BERT, mais le moment est venu d'évoquer plus directement la vie et l'œuvre de cet homme remarquable.

Il naquit le 29 juin 1904 à Bonnieux, sur la face Nord du Luberon, dans un nid d'aigle à mi-pente, dominant la vallée du Coulon.

Vauclusien, ou mieux méditerranéen de naissance, il n'aura pas à se sentir dépaysé quand, plus tard, il devra franchir le Rhône pour suivre à Carcassonne des parents fonctionnaires des Postes, ou plus tard encore, gagner Montpellier pour s'inscrire à l'Université.

Très tôt, la sensibilité aiguë de Jean-Marie BERT s'éveille devant les paysages les plus harmonieux de notre Midi et dans une douceur familiale qui fut un des biens les plus précieux qu'il s'efforça toute sa vie de garder intact.

Malheureusement, dès l'enfance, une terrible épreuve devait le frapper : il perdit sa sœur des suites de la grippe espagnole. Il fut alors élevé comme un enfant unique.

Et dans une grande détresse, il acquit le goût de l'introspection et de la réflexion solitaire, ce qui ne l'empêcha pas de se consacrer très tôt à l'étude, avec une ardeur telle qu'il obtint très vite d'excellents résultats.

Mais un deuxième malheur devait l'affecter quand il perdit sa mère, en 1935, alors qu'il était encore étudiant.

Il consigne lui-même ces événements dans l'Avant-Propos de sa thèse de Doctorat, où il note avec mélancolie *«la tristesse de ces heures solennelles qui évoquent pour moi le souvenir de tout un passé et me font regretter plus douloureusement certaines absences»*.

Son père devait s'éteindre en 1945. Jean-Marie BERT était alors âgé de 41 ans.

Ces tristesses auraient pu l'empêcher de faire une brillante carrière, mais elles furent compensées par de grandes joies : une épouse exceptionnelle vint l'épauler avec intelligence et vous ne m'en voudrez pas de l'évoquer devant vous.

Par sa naissance, Madame BERT appartenait à une famille protestante d'Alsace, les SIEGLER ; son père, Polytechnicien, était Ingénieur des Mines ; il fut, plus modestement, l'un des membres fondateurs d'un journal protestant : «TANT QU'IL FAIT JOUR», qui connut un succès durable.

Dans ce foyer, Mademoiselle SIEGLER acquit une solide formation, avec un penchant pour la discussion, une vivacité dans les réparties, et l'art de poser les vraies questions. Toutes ces qualités devaient plus tard se développer harmonieusement auprès de Monsieur BERT, et, réciproquement, elles lui furent précieuses.

Elle étudia les Sciences Politiques et le Droit. Elle obtint en Sorbonne une licence d'Anglais. Mais dès 1939, elle fit de rapides études d'infirmière, en vue de s'engager dans le Service de Santé quand sa conscience l'y obligerait.

C'est alors qu'elle allait rencontrer son futur mari. L'un et l'autre furent en effet affectés, en 1939, à «une équipe médicale» de l'armée, qui, basée à Rennes, avait pour mission de recevoir les blessés rapatriés du front.

Cette équipe tomba aux mains des Allemands. Mais Monsieur BERT réussit à gagner l'Algérie, et à son retour, en 1941, il épousa Mademoiselle SIEGLER.

Le ménage eut 5 enfants : le fils aîné, actuellement domicilié à Saint-Cloud en eut lui-même 9 ; une fille réside à Aix-en-Provence ; un autre fils à Avignon ; et la cadette Séverine ressemble à son père : elle en a, en tout cas, l'allure et le charme.

Il faut malheureusement ajouter qu'une famille si unie ne se consola jamais de la mort d'un fils Michel, à l'âge de 23 ans. Ceux qui ont connu Monsieur BERT savent que les dernières années de sa carrière ont été durement marquées par l'accident de son fils.

Monsieur BERT adorait ses enfants, et ses petits-enfants : il leur consacra beaucoup de temps. De l'élégant pavillon à l'allure très romantique de la rue St Vincent de Paul émanait une atmosphère d'intimité paisible et joyeuse qui charmait les visiteurs.

Pour ma part, j'ai regardé avec un réel enchantement une photographie représentant Monsieur BERT, assis, lisant une fable de la Fontaine à une petite fille attentive, agenouillée, et les yeux levés vers son grand-père.

La carrière de Monsieur BERT l'a conduit à affronter des disciplines fort variées. Il nous faut maintenant en retracer les grandes étapes.

D'abord inscrit à la faculté des Sciences à Montpellier, il y obtint en 1926 une licence comportant des certificats de Zoologie, de Minéralogie et de Cytologie.

Il aborda les études médicales en 1925 et franchit les étapes universitaires et hospitalières très rapidement :

- Externe des Hôpitaux en 1927,
- Interne en 1931,
- Il soutint sa thèse de Doctorat en 1935, sous la présidence du Professeur GIRAUD sur un sujet de cardiologie :

«RECHERCHES SUR LES CONDITIONS D'APPARITION
DES SOUFFLES SYSTOLIQUES DE LA BASE DU COEUR»

En 1935, il est Chef de Clinique Propédeutique Médicale et trois ans plus tard, Chef de Clinique Médicale.

Médecin des Hôpitaux en 1939, il est reçu la même année à l'Agrégation de Médecine générale, et, peu après, chargé de consultations externes au Centre Hospitalier.

En 1948, il est nommé professeur dans la Chaire de Thérapeutique Hydroclimatique, puis, en 1956, Chef du Service de Gastro-entérologie, poste qu'il occupera durant 19 ans, jusqu'à sa retraite, le 1^{er} octobre 1975.

Parallèlement à ce parcours, il pratiqua la médecine libérale, dans son Cabinet du Boulevard Pasteur.

*

* *

Comment ne pas souligner le rôle si bénéfique qu'a exercé pendant toute cette carrière le Doyen GIRAUD ?

Celui-ci sut très tôt déceler les qualités exceptionnelles de Jean-Marie BERT, et il eut à cœur de les voir se développer.

Entre les deux hommes naquit, d'ailleurs, une amitié qui ne fit que se fortifier et s'épanouir.

Le Doyen GIRAUD, protestant calviniste, doté d'un esprit rigoureux et autoritaire, mais aussi d'un grand sens social et d'un cœur généreux, sympathisa d'emblée avec le très catholique Jean-Marie BERT, qui avait les mêmes qualités d'ordre et de rigueur et dont la bonté et le rayonnement spirituel avaient une force de séduction étonnante.

Si le Doyen GIRAUD se sentait lui-même investi pour une grande œuvre, et s'il fut effectivement un grand Doyen, à l'esprit créateur, et mettant tout au service de cette tâche à accomplir, le P^r BERT fit, lui aussi, une brillante carrière ; mais il fut d'une telle humilité et il eut un tel sens de l'effacement — le portant parfois à l'angoisse —, que, fait peut-être unique dans les annales de la Faculté, il sut renoncer à un poste considérable au profit d'un camarade plus combatif.

Ceci ne l'empêcha pas d'accéder, lui-même, plus tard, aux plus hautes responsabilités.

Le Pr BERT n'eut jamais à demander. Tout lui fut offert.

Et quand, en 1947, le Doyen GIRAUD fut Rapporteur de la candidature du Docteur Jean-Marie BERT, à la chaire d'Hydrologie et de Climatologie, ce fut pour lui *«un très grand plaisir de présenter et de recommander chaleureusement celui-ci aux suffrages du Jury»* et il loua *«ses grandes qualités d'observation et le caractère original de ses recherches»*.

Monsieur BERT put à son tour manifester sa reconnaissance au Doyen GIRAUD, et il écrivait, en 1935 :

«J'ai eu le privilège d'être un des élèves de ses admirables conférences d'Internat, puis son Interne dans le Service de Clinique Propédeutique. Cela, seul, serait un titre de reconnaissance, s'il n'y en avait d'autres qu'il me pardonnera de ne savoir exprimer».

En fait, le Doyen GIRAUD ne se contenta pas d'applaudir aux succès hospitalo-universitaires de Jean-Marie BERT, mais il lui voua une amitié sans failles.

Il est significatif que Monsieur BERT ait consacré plusieurs années de sa carrière à l'Hydrologie, et on peut même supposer que dans son esprit, l'Hydrologie avait une portée plus haute que son aspect purement médical.

Il devait penser qu'aux qualités physiques de l'eau, s'ajoutent des images symboliques et métaphysiques ; tant il est vrai que l'Eau symbolise la qualité même de toute forme de guérison.

Elle a toujours été pour les hommes le don le plus précieux, et quand elle vient à manquer, tarie par les vents, ou engloutie dans les sables, le peu qu'il en reste est encore source de vie.

Si la Bible parle durement de *«ces gens qui sont des fontaines sans eau»*, elle contient par ailleurs la promesse que *«l'Agneau les conduira aux sources des eaux de la vie»*.

Dans son beau livre sur la garrigue, illustré par BOB TER SCHIPHORST, le Professeur François-Bernard MICHEL a dit l'importance de quatre gouttes d'eau seulement, en relation avec le don de la vie.

Certes, dans notre garrigue s'accomplit ce miracle d'une eau rare et cachée, qui pourtant devient accessible à qui sait la recevoir. Et notre confrère François-Bernard MICHEL écrit :

*«L'aride est évident
et l'œil ne voit que lui.*

*Pourtant l'eau est partout
Sous-jacente
Souterraine...*

*... Mais reliée
Par des milliers de pores incertains
A l'écorce
Qui reçoit l'eau...*

*Quatre gouttes d'eau
Juste assez pour faire un flux...
Et pourtant tout de suite
C'est la fécondité».*

A cause de cette Promesse d'une eau qui surgit dans le pays aride, les habitants s'accrochent à cette terre qui est, comme l'écrit André CHAMSON *«une vieille terre poudreuse, une poussière, un sable qui nous file entre les doigts, qui fuit nos poings serrés, sable de sabliers percés»*.

Et je pense à ce vieux montagnard de la vallée de la Mimente, dont parlait Jean CARRIÈRE dans *«L'Épervier de Maheux»*, qui, poussé par la hantise du manque d'eau, creuse un tunnel dans son sol de granit pour atteindre une source problématique ; tout au long de sa tentative, il tire vainement sur un épervier qui semble le narguer. Son tunnel, à moins de 100 km à vol d'oiseau de la Méditerranée, ne pourra déboucher que sur la folie...

Quête éternelle de l'eau, que certains ne pourront jamais atteindre,

Faute de savoir recueillir, comme une manne, l'eau précieuse tombée du ciel ;

Faute de savoir la recueillir pour la vénérer, comme l'écrit Olivier DE SERRES dans *«des vases de jaspe, de porphyre, de marbre, de laiton ou d'autre matière, riche ou pauvre, artistement élaborée ou autrement, ainsi qu'il plaira !»*

Faute de savoir goûter le plaisir de contempler les claires eaux coulant des rares sources et jaillissant des fontaines dans des lieux privilégiés.

Et faute de pouvoir dire, comme FLORIAN, *«La solitaire fontaine que je n'avais cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchais pour m'y plaire, pour écouter le bruit de ses eaux»*.

C'est sans doute parce que ces fontaines, ces jets, ces pièces d'eau étaient source d'enchantement, de plaisir, de repos et d'invitation à toutes les rêveries, que les hommes, dès l'Antiquité, eurent l'idée d'en rechercher les vertus curatives, que celles-ci furent découvertes très tôt, et que, par la suite, fut assuré le succès des cures thermales.

Suivant la description de Monsieur BERT :

«Dès que la source eut acquis sa réputation de bienfaisance, les malades y accourent sans discrimination préalable. L'un y conduit sa gravelle, un autre son rhumatisme, tel autre son catarrhe, une autre sa stérilité ; organiques et fonctionnels se mêlent, se rassemblent pour les mêmes ablutions et l'ingestion souvent massive d'eau, à quoi se réduisent alors toutes les cures».

Ainsi vont fleurir peu à peu les stations thermales. Celles-ci vont se développer progressivement, avec hésitations parfois, pour aboutir à un thermalisme contemporain, devenu aujourd'hui véritable objet de consommation, qui obéit à une réglementation stricte.

Certes, le 7 mai 1782, le Conseil du Roi avait déjà prescrit à tout propriétaire d'une source d'eau minérale d'en instruire la Société Royale de Médecine, avant que sa distribution n'en soit permise.

Certes, sous le Second Empire et la III^e République, le cadre réglementaire d'exploitation d'une source et de mise à sa disposition du public d'Établissements Thermaux a été progressivement défini.

Mais, dans ces périodes, la préoccupation du législateur et celle du Ministère de la Santé était davantage limitative qu'incitative : il s'agissait plus de protéger les curistes par des mesures de police et de salubrité, que de les pousser à user des cures.

Le thermalisme contemporain ne date véritablement que du 5 janvier 1945, jour où une circulaire du Ministère du Travail officialise le «Thermalisme social» et établit les conditions d'attribution des cures et des frais susceptibles d'être couverts par la Sécurité Sociale.

A un «thermalisme individuel», jusque là accessible à quelques privilégiés venus de tous les pays, va succéder un «thermalisme social» encouragé par les pouvoirs publics.

Et lorsque, en 1948, le Professeur BERT sera nommé à la Chaire d'Hydrologie Médicale, sa préoccupation sera, selon ses propres paroles, *«de favoriser l'accès*

au thermalisme d'un plus grand nombre possible de malades et d'une gamme plus nuancée d'indications».

Il s'attachera à démontrer que si le Thermalisme avait à s'adapter aux exigences nouvelles de la Société, en retour, la Société avait à répondre aux possibilités d'un Thermalisme médical.

Il comprendra que les transformations de la Société et l'essor de la Sécurité Sociale étaient une chance extraordinaire à saisir par le Thermalisme.

Et, paradoxalement, le corps médical dans son ensemble devenait tellement confiant et presque aveuglé par les résultats de la Chimiothérapie d'après-guerre qu'il espérait bientôt tout guérir.

Dans ces conditions, que restait-il pour le Thermalisme ?

La réponse du Professeur BERT était ferme : *«Quels que soient les progrès de la thérapeutique, il y aura toujours des maladies pour lesquelles le thermalisme demeurera irremplaçable».*

Et sa conviction n'était pas gratuite. Elle était fondée sur des études biologiques, sur une connaissance des diathèses humorales, sur une compréhension originale du rôle des tempéraments.

Fort de ses convictions, Monsieur BERT luttera contre les mesures de la Sécurité Sociale qui ne voulait alors *«prendre en charge que les cures présentant, du fait de l'importance de la maladie, une certaine priorité».*

Et il écrivit, en 1955, que si *«la tendance actuelle était de confier au thermalisme des maladies avancées, la tendance nouvelle serait tout autre...».*

«Nous trouvons en deçà de ces états avancés, de nombreux états susceptibles d'être favorablement influencés par le thermalisme...

... les petits états fonctionnels isolés (malaises, algies, spasmes, vertiges) et les dyscrasies humorales (urée, acide urique, cholestérol, glucose sanguin) ; les terrains prédisposés par une hérédité précise (rhumatisme, asthme) ; enfin, des bien portants, individus sains que leurs conditions de vie, leurs travaux, leur régime, soumettent habituellement à des facteurs d'excitation, de surmenage, d'intoxication, sources de déséquilibre, de morbidité, d'usure précoce».

Ainsi, pour Monsieur BERT, mieux que tous les abus de drogues, la cure peut apporter *«aux surmenés et aux sédentaires, l'ensemble des facteurs de*

désintoxication, de diurèse, de lixiviation, associées à la détente nerveuse et au repos».

*

* *

Je voudrais, maintenant, insister sur un autre fait :

Monsieur BERT a été l'un des premiers à pressentir le rôle et l'importance de la PRÉVENTION MÉDICALE, et d'une prévention bien comprise, à un moment où personne n'y croyait. La vraie prévention devait s'exercer à la phase infraclinique et à celle des perturbations humorales silencieuses.

Pour argumenter mon propos, je me bornerai à mettre en parallèle des extraits, d'un de ses articles, publié en 1955 dans «MONTPELLIER MÉDICAL», et une intervention du Professeur Jean BERNARD, au mois de décembre dernier, à la séance de clôture de la Journée d'Étude de la Société de Démographie, Sociologie et Économie Médicales.

Le premier texte sera la preuve que, si la prévention pouvait, en 1955, apparaître comme une hypothèse futuriste, il n'était pas interdit à certains, selon les termes de Monsieur BERT, «d'en créer, dès à présent, l'esprit et d'en préparer l'avènement».

Voici ce texte prophétique :

«La Prévention des Maladies n'a pas la place qu'elle mérite dans la médecine d'aujourd'hui, où on la confond, à tort, avec le dépistage.

Elle deviendra très certainement l'objectif principal de la médecine de demain, en ce qui concerne, tout au moins, les maladies chroniques diathésiques : rhumatismes, artérites, hypertension, diabète, asthme, scléroses...

... Au début clinique de ces maladies ne correspond pas le début réel, ces états étant précédés d'une phase de perturbations humorales silencieuses qui constituent la phase infraclinique. Celle-ci représenterait, si elle était repérable, la phase thérapeutique par excellence, celle où une guérison complète peut être obtenue.

Mais ce repérage reste actuellement impossible, car nous n'avons pas des tests physico-chimiques assez sensibles. L'avenir nous en donnera sûrement, et permettra d'organiser une véritable médecine protectrice et préventive.

On peut penser qu'un rôle fondamental sera joué dans le traitement infraclinique par le thermalisme et le climatisme».

Voici maintenant le texte du Professeur Jean BERNARD :

«La médecine du futur sera une médecine rigoureuse, fondée sur des données biologiques précises.

... Pourtant il y a 20 ans, j'aurais parié que la médecine du futur serait une médecine collective, organisée selon des schémas...

... Et voici que, grâce à la découverte du système HLA, nous apprenons que chaque être humain est différent de tous les autres, que l'appartenance à tel ou tel sous-groupe provoquera telle maladie plutôt que telle autre. Par conséquent, il est clair que la médecine du futur devra être très étroitement adaptée au caractère original de chaque être humain.

Cette médecine devra aussi tenir le plus grand compte de l'équilibre entre l'inné et l'acquis, qui est à la base des données biologiques.

Enfin, selon toute vraisemblance, cette médecine du futur sera résolument préventive.

... Il faut développer les méthodes de prévention».

Ainsi, grâce à la découverte du système HLA, le Professeur Jean BERNARD nous confirme, 27 ans plus tard, que Monsieur BERT avait raison.

*

* *

A la Chaire d'Hydrologie, était lié l'enseignement de la Climatologie.

L'influence du climat sur l'organisme, sur la vie et le comportement des hommes est aussi anciennement connue que celle des bienfaits de l'eau, et nous conduit à la notion de «stations» et de «cures climatiques» correspondant à celle de «cures thermales».

Si, en Hydrologie, Monsieur BERT était un thérapeute, il s'est intéressé davantage à la Climatologie qu'à la Climatothérapie.

Il aimait étudier les météorosensibilités, et il analysait les influences des vents, du temps et des saisons sur les malades, certes, mais aussi sur des gens à la limite de la pathologie et qu'il appelait des «hypersensibles».

«D'aucuns sont des malades, écrit-il, d'autres de simples hypersensitifs, parmi lesquels se classent beaucoup d'intellectuels et d'artistes».

La météorosensibilité entraîne *«des variations de l'humeur, des états d'âme particuliers, des impressions de malaise ou d'euphorie, dont on note la marque fréquente en littérature».*

Monsieur BERT parle d'un *«syndrome d'hypersensibilité météorique»* et il considère que celui-ci peut être tenu comme *«le résultat d'une rupture d'équilibre».*

Utilisant ses connaissances biologiques et sa formation de clinicien, il écrit que *«l'équilibre rompu dans l'organisme par un changement de temps fait intervenir deux incidences : l'une biologique, et de nature essentiellement neurotonique ; l'autre, psychologique, ou plus exactement psychosensorielle.*

L'étroite combinaison de ces deux incidences est habituelle» et, explique-t-il, *l'organisme déséquilibré par cette rupture»* réagit en établissant un nouvel équilibre, qu'il appelle *«équilibre d'adaptation»*, éminemment fragile.

Au changement de temps, correspond une *«adaptation de l'organisme à une atmosphère donnée et l'amorce d'un nouvel équilibre. C'est la découverte, pourrait-on dire, d'un monde chaque fois renouvelé, et, comme l'écrit PROUST : Il suffit d'un changement de temps pour recréer le monde et nous-mêmes».*

C'est bien ce que le même auteur a exprimé, en comparant notre être à un violon intérieur, habituellement silencieux, et dont les cordes se serrent ou se détendent par de simples différences de température ou de lumière :

«Le chant naît de ces écarts, et selon le temps qu'il fait, nous passons aussitôt d'une note à l'autre».

Jean-Marie BERT a choisi dans la littérature les meilleurs exemples de météorosensibilité, pour en expliquer les mécanismes psychologiques.

Il songe à VERLAINE pour illustrer le mimétisme de nos états d'âme sur la couleur du temps :

*«Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville».*

Et il trouve chez Jean-Jacques ROUSSEAU et chez GOETHE ce qu'il nomme «un réflexe d'ambiance».

«ROUSSEAU, écrit-il, attribue à la pureté de l'air son changement d'humeur et le retour à la paix intérieure».

C'est bien une réaction d'enthousiasme qui explique l'excitation presque délirante de GOETHE à son arrivée sur la terre italienne :

«Tout, s'écrie-t-il, est ici plein de vie et de force ; le soleil est ardent et chaud, et l'on se remet à croire à un Dieu... Sur cette terre, je me sens chez moi».

PROUST fait également figure de météorosensible, quand il devine le temps extérieur :

«Dès le matin, la tête encore tournée vers le mur et avant d'avoir vu au-dessus des grands rideaux de la fenêtre de quelle nuance était la raie du jour, je savais déjà le temps qu'il faisait...»

Je voudrais conclure cette courte évocation climatologique en soulignant que Jean-Marie BERT, dans cette discipline, révéla les qualités d'observation et de description préfigurant celles d'un grand clinicien.

*
* *

Grand clinicien, Monsieur BERT l'a été, quand il fut nommé Chef de Service en Gastro-entérologie en 1956.

Pour bien comprendre l'importance de la tâche qu'il allait accomplir, il faut commencer par deux remarques.

Tout d'abord, Monsieur BERT avait acquis dans les grands Services de Médecine une formation de médecine interne, et cela à une époque où la pratique systématique d'examens de laboratoire et d'explorations spécialisées n'était pas déterminante.

Il savait se pencher sur les malades et les visites «magistrales», dans les salles, sous la conduite de celui que l'on appelait alors un «Patron», ont formé, jusqu'à ces derniers temps, de nombreuses générations de médecins.

Certes, un orateur, lors de l'inauguration de l'Hôpital Lapeyronie, a eu des raisons de rappeler que le «grand patron», immortalisé par Pierre FRESNAY, était destiné aux cinémathèques.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'une formation dans les Grands Services de Médecine apparaissait, alors, comme indispensable à tout médecin, et, à plus forte raison, à qui voulait se spécialiser.

Et quels que soient l'évolution de la médecine et le développement des techniques, la Clinique restera à la base de tout acte médical et la médecine ne sera jamais une science.

Jean-Marie BERT avait raison de dire que *«la pathologie ne pouvait se résoudre en une formule mathématique»*, et un de ses élèves aussi, de lui écrire qu'il avait *«en commun avec lui le goût d'une logique clinique simple, et la même méfiance des chiffres et des abaques»*.

Ma deuxième remarque consiste à dire que Monsieur BERT n'avait aucune formation spécialisée quand il prit la tête du Service. Ceci peut aujourd'hui paraître invraisemblable : tout ce qu'il savait, il l'avait appris dans les Services de Médecine Générale et de Chirurgie.

Dès sa nomination, à l'âge de 52 ans, il se mit au travail avec un courage extraordinaire. Il alla visiter les Services d'Europe les plus réputés, entraîna de jeunes élèves ; il sut organiser et innover.

Ainsi, le Service prit rapidement son essor et, en 1975, le Docteur DAVOUZE, évoquant ces débuts, s'adressa en ces termes à Monsieur BERT :

«Vous avez pris un Service en demi-sommeil. Progressivement, vous en avez fait une ruche bourdonnante».

Monsieur BERT sut, en effet, s'entourer de collaborateurs et s'appuyer sur eux. Il réalisa, dans son Service, ce que l'on appellerait aujourd'hui des «Départements». Ainsi :

- le Docteur DAVOUZE fut affecté à l'endoscopie et à la fibroscopie ;
- le Docteur GARRIGUE eut la responsabilité d'un secteur de proctologie ;
- et le Docteur JAUMES, trop tôt disparu, fut le premier radiologue du Service, et anima des séances de travail qui attirèrent très vite de nombreux participants.

Le Professeur BERT harmonisait toutes ces activités avec intelligence, faisait des synthèses cliniques éblouissantes, et cela avec une grande simplicité ; ses élèves ont pu témoigner *«qu'ils avaient eu pour Maître un grand Clinicien, un homme au sens de l'équilibre, un patron empreint de bonté et d'humanité, apprécié par tous les jeunes du Service»*.

J'ajouterai que le Professeur Henri MICHEL, qui fut le premier interne du Service, et le Professeur J.-L. BALMÈS, honorent brillamment leur Maître dans les postes qu'ils occupent aujourd'hui.

Monsieur BERT était exigeant pour ses élèves. Il avait le don de les instruire avec autorité ; il savait les corriger, mais il avait toujours pour chacun une parole paternelle, empreinte de douceur et d'humilité.

Dans le travail, il exigeait de la méthode ; l'un de ses élèves m'a raconté qu'il aimait comparer l'observation d'un cas clinique à la mise en scène d'une pièce de théâtre :

«Mettez sur scène vos décors les plus importants, ensuite les deuxièmes plans, enfin les détails ; composez, et vous vous représenterez mieux l'ensemble. De la même façon, un diagnostic clinique deviendra évident si vous avez su mettre de l'ordre dans vos observations».

Ce qui frappe, quand on interroge ceux qui ont travaillé avec Monsieur BERT, c'est bien une attitude rigoureuse, mais aussi très humaine, et ceci, évidemment et d'abord, pour le bien des malades.

Un de ses assistants l'a observé en quelques mots :

«Tous vos malades vous ont apprécié. Pour vous, ils n'étaient pas un numéro, un «cas», mais un être humain avec sa souffrance physique et morale, son problème, sa personnalité».

Et l'un de ses fils témoigne que son père accostait toujours ses malades en les saisissant fortement par le bras, comme s'il voulait immédiatement établir avec eux un contact personnel.

Le Professeur BERT ajoutait les qualités de cœur à celles de l'intelligence. En cela, il suivait l'exemple de Laennec, père de la Séméiologie respiratoire, qui le fascinait.

Dans une admirable étude sur ce grand médecin, qui, par certains aspects ressemble fort à une autobiographie, il écrit :

«Laennec est toujours vivant. Il reste partout, plus en France que nulle part ailleurs, des médecins selon sa lignée, des soldats de l'intelligence et du cœur, des hommes de Science et d'Amour»...

Laennec fut bouleversé par un commentaire de l'Évangile du jour, le lundi de Pâques 1802, par le Père Jean-Baptiste DESPUITS, et ce grand clinicien trouva une raison supplémentaire de servir. Sa confession troubla profondément Jean-Marie BERT.

Il me reste, et c'est sans doute la tâche la plus exaltante, à parler des convictions politiques et religieuses de Jean-Marie BERT.

S'il est une qualité reconnue par tous ceux qui ont eu affaire à lui, c'est une grande franchise dans toutes ses affirmations et dans toutes ses attitudes. Il ne supportait le mensonge sous aucune forme. Il le considérait comme à l'origine de tous les maux et comme faussant toutes les relations, non seulement entre les hommes, mais aussi entre les peuples et les nations.

Il jugeait aussi que dans toute Société, il était un grand besoin d'autorité, et il aurait voulu que cette autorité fût reconnue d'une façon universelle, pour qu'elle puisse avoir ses effets.

La Société souffrait à ses yeux d'un manque de morale. Or, la morale s'apprend, et elle appelle une discipline.

Le Professeur DUCASSY, Président de la Société Française d'Hydrologie, a dit de Monsieur BERT :

«Il souffrit de l'évolution des mœurs, de la morale et de la loi, et il ne sortit de sa réserve que pour exprimer son refus».

Il est bien vrai que, contre vents et marées, Monsieur BERT a toujours affirmé la priorité de la Morale et de la Loi ; mais aussi, il n'a jamais voulu séparer le domaine temporel de l'ordre spirituel.

Il s'appuyait en cela sur une citation de Charles PÉGUY :

«Le temporel garde constamment le spirituel et il le commande. Le temporel fournit la souche et le spirituel, s'il veut vivre, s'il veut produire, s'il veut continuer, s'il veut poursuivre, s'il veut fleurir et feuillir, s'il veut bourgeonner et boutonner, s'il veut poindre et fructifier, le spirituel est forcé de s'y insérer».

Jean-Marie BERT savait tirer toutes les conséquences de ses convictions et de ses croyances, mais il savait aussi quand sa conscience l'y obligeait, par charité, s'arrêter à temps, avec un réel souci de ménager l'autre. Dans sa modestie aussi, il savait que la vérité, en matière religieuse, d'une certaine manière et à certains moments, nous échappe.

C'est la nature même du christianisme de nous laisser, à un certain moment, sans réponse définitive.

La Vérité chrétienne ne se résout pas en quelques formules ; elle a son essence propre et son mystère. Comme le disait Augustin COCHIN :

«La somme des opinions n'est pas la vérité, car la vérité est d'une autre essence que les opinions».

Jean-Marie BERT s'enflammait quand il s'agissait de défendre une cause juste et bonne.

Alexandre VINET a reconnu que, d'une certaine manière, un excès de flamme avait sa grandeur, et, *«soit, écrivait-il, qu'on s'enflamme pour la Patrie, pour la Science, ou pour la beauté de la Nature, on honore par ce transport la nature humaine qui ne retombe que trop aisément vers les choses communes et vers les intérêts matériels».*

A aucun moment de sa vie, Jean-Marie BERT n'est retombé vers des choses communes ou vers des intérêts matériels.

Ses convictions philosophiques et religieuses, sa passion pour la Patrie, pour les Sciences, pour la Nature, l'ont toujours conduit à élever son regard vers ce qu'il y avait de meilleur pour l'homme. Et il voyait pour lui à hauteur de la Conscience et de la Foi.

Mais s'il avait une grande exigence pour sa propre pensée et pour sa foi, s'il était infiniment respectueux de celles des autres, il savait aussi que manifester ses opinions est un devoir pour chacun ; un devoir nécessaire à la vie de toute conscience, comme à la vie de toute Société.

Jean-Marie BERT se sentait responsable de ses opinions devant les autres, et, s'il admettait qu'à chaque époque il y a des idées dominantes dans lesquelles la Société met toutes ses espérances, il souffrait de voir ces idées, trop souvent au goût du jour, reléguer au deuxième plan la vraie pensée.

Il semblait reprocher aux hommes, et particulièrement à ceux qui ont des responsabilités dans la Société, de trop céder à ce qui flatte les instincts les plus bas, et il aurait certainement souscrit à cette affirmation d'Alexandre VINET :

«On n'est pas digne de gouverner les hommes quand on n'est familier qu'avec les parties inférieures de sa nature ; on manque de la première des données quand on ne croit pas à la puissance des idées ; et il n'y a de politique séculaire que celle qui compte avec l'Âme et avec la Conscience».

Dans sa foi, Jean-Marie BERT était scrupuleux jusqu'à l'extrême. Il avait un véritable culte pour la vérité. Il aurait pu faire sienne cette devise de Jean-Jacques ROUSSEAU :

«Vitam impendere Vero».

Dans son témoignage, il avait la fougue, la noblesse et l'élégance, je dirai même le sourire, que confère la connaissance de la Vérité. Et s'il avait cru, un jour, ne pas avoir à lui rendre hommage, s'il ne s'était pas senti lui-même Serviteur, même modeste, de la Vérité, il aurait douté qu'il y eût en lui l'image de Dieu et la dignité de l'homme ; il aurait douté qu'il fût témoin de l'une et de l'autre.

La vérité morale était si nécessaire, à ses yeux, au bonheur des hommes, si nécessaire à toutes leurs actions ; il était tellement impossible sans elle de rien fonder, de rien perfectionner, que l'humanité en l'abdisquant s'abdiquerait elle-même.

Le christianisme a beaucoup encore à apporter à l'humanité, malgré ses erreurs et ses errements. Sa marche au cours des siècles est un dur labeur, et ses conquêtes, même si elles sont lentes, sont assurées.

Du moins, Jean-Marie BERT n'en doutait pas, et il ne doutait pas non plus que, comme l'a écrit un philosophe : *La Vérité est plus forte que ses adversaires, car elle les soumet ; elle est plus forte que ses défenseurs, car elle s'en passe».*

Certes, Jean-Marie BERT n'avait aucune illusion sur les actions des hommes et sur leurs vaines prétentions. Mais, il importait que la Vérité s'affirmât, et qu'elle se traduisît dans des faits. Il était un homme d'engagement ; mieux, ces faits devaient s'insérer eux-mêmes dans une Tradition : Jean-Marie BERT était un homme de tradition, et de tradition catholique.

Vérité et Tradition devenaient pour lui une seule et même réalité, à laquelle il convenait d'adhérer.

Monsieur BERT s'est engagé passionnément dans le catholicisme. Il a participé à de nombreux mouvements, des groupes d'étude, de réflexion, tel le Cercle Montalambert ; il assista aussi avec Madame BERT à des réunions œcuméniques.

Et, dans l'Église, il se disait lui-même un traditionnaliste, faisant sienne cette confession de Léon BLOY :

«Je suis un traditionnaliste. J'ai besoin de l'autorité, c'est-à-dire de l'obéissance et de la discipline. Un besoin absolu».

Mais, il savait encore que le monde chrétien, Catholique aussi bien que Réformé, dans ses désobéissances et ses infidélités, souffrait d'un malaise opposant les traditionnalistes aux novateurs, les conservateurs aux révolutionnaires. Je voudrais dire qu'il n'y a peut-être à l'origine de ce malaise rien d'aussi grave qu'il y paraît, même s'il y a parfois des raisons d'être dans une grande tristesse.

Lorsque j'étais enfant, mon grand-père, Pasteur dans la Vaunage, m'avait dit une phrase qui m'avait donné longtemps à réfléchir :

«Il faut, disait-il, plusieurs générations pour faire un Protestant». N'en est-il pas ainsi pour toute confession ?

Cette façon de voir les choses n'était pas naturelle pour un Protestant.

N'était-elle pas en contradiction avec une façon de recevoir l'Évangile, selon laquelle tout individu renouvelé par la grâce devient immédiatement un être unique, comme Christ lui-même a été un être unique ?

Il est pourtant bien vrai que chaque individu, qu'il le veuille ou non, s'inscrit dès à présent, dans une tradition qui le porte, qui l'enveloppe et qui l'amalgame à une histoire de l'Église.

Il faut plusieurs générations pour être enraciné dans le courant de l'histoire, mais un instant suffit pour que le cœur de l'homme se sente participant de tout un peuple, qui n'est autre que le peuple de l'élection, et pour qu'il soit en communion avec lui.

Ainsi, l'homme s'inscrit dans un courant de croyances, de cultures, dans des courants de pensées qui le rendent solidaire, même s'il se veut en marge ou s'il se révolte.

Si différents que nous soyons les uns des autres, nos références sont les mêmes et l'on ne se bat que pour un peu d'écume, pour les phénomènes de surface.

Elles ne touchent pas à l'essentiel et ne sauraient nous faire renoncer à de communes amarres.

Il est dans le sens du christianisme contemporain d'épanouir nos différences dans un grand respect les uns des autres. Et le christianisme a redécouvert dans ses Évangiles que l'homme avait le droit à la diversité. A ce titre aussi, le chrétien ne peut que soutenir le droit des Églises, mais aussi celui des peuples.

Comment pourrait-il accepter que les peuples, les sociétés, refusent entre elles ce droit à la différence ?

Mais, d'autre part, est-ce agir de la bonne manière que de vouloir que tombent toutes les barrières, en vue d'une unité de rêve ?

En ce qui concerne l'Église, Jean-Marie BERT, en tout cas, ne s'y est pas trompé ; ou, du moins, il ne s'est pas trompé longtemps.

Si, effectivement, il a cru un moment à un œcuménisme mondain, pour lequel il a milité, très rapidement, il a été déçu par toutes ses tentatives.

Il a compris, comme Alexis CURVENS, qu'il cite lui-même que :

«Pour que l'œcuménisme réussisse parfaitement, il faut et il suffit que personne ne croie plus à rien».

Or, précisément, il s'agissait de continuer à croire. Et Jean-Marie BERT comprit que le seul et vrai moyen de rencontre était de se borner à ce qu'il nommait lui-même «l'essentiel». Et cet essentiel, quel est-il si ce n'est «l'amour du Christ» ?

Cet amour seul peut rassembler les hommes et en fonder la communauté.

Dans cette perspective, Jean-Marie BERT vécut en chrétien parmi les siens. Et c'est en contact avec les hommes qu'il avait conscience de pouvoir devenir, avec eux, meilleur.

A la pédagogie de Jean-Jacques ROUSSEAU, il préférait celle de Charles MAURRAS, quand celui-ci écrivait :

«La Liberté, (c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur) n'est pas au commencement, mais à la fin. Elle n'est pas à la racine, mais aux fleurs et aux fruits de la nature humaine. On est plus libre à proportion qu'on est meilleur. Il faut le devenir».

Et pour finir, je voudrais vous lire quelques lignes d'une lettre qu'un élève du Professeur BERT lui écrivit après la cérémonie de son admission à la retraite ;

lignes admirables, qui sont le plus bel hommage qu'un élève puisse rendre à son Maître :

« Mon très cher Maître,

Très ému par votre brève et sobre allocution du 21 juin, j'ai médité une de vos phrases relatives à l'épanouissement que nous avons connu, en tant qu'élèves, auprès de vous...

Je suis peu expansif, et souvent avare d'élans...

Je tiens, pourtant, au jour de votre départ, à dire ce que je vous dois.

Je veux que vous sachiez que dans mon séjour auprès de vous, je n'ai jamais attendu autre chose que vous, que votre expérience, votre bon sens...

... Il y aurait à évoquer un aspect plus privé pour lequel j'ai subi votre présence.

J'ai été élevé par des parents, instituteurs laïques, issus de l'École Normale à une époque de rationalisme dogmatique. Je n'ai reçu d'eux aucune éducation religieuse. Vivant à vos côtés, et connaissant vos convictions, j'ai pris conscience d'une paix qui vous guidait.

J'ai très souvent pensé à ce problème, et sans doute parce que j'avais quelques dispositions, j'ai reconnu en moi l'influence directe du christianisme, qui me vient, malgré eux, de mes parents.

Cette foi en l'homme, qui est une foi en Dieu, elle était en eux, en vous, en moi, et saura guider mes espoirs».

De tels propos se passent de commentaires.

Mais, que Jean-Marie BERT, dans son Service, ait été l'instrument d'une telle confession, prouve qu'une grande œuvre a pu s'accomplir en relation avec sa vie même, et pareille œuvre dépasse en importance et en signification toute l'admiration, pourtant grande, que nous pouvons avoir pour sa carrière.

Si, par sa vie, Jean-Marie BERT a été un exemple, il n'a jamais voulu croire à la réalité de la mort. Il croyait seulement à la réalité du calvaire. Et il aimait citer PASCAL, qui rappelle que *« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde... et qu'il ne faut pas dormir pendant ce temps-là »*.

Et dans le jardin des hommes qui veillent, quand rôde l'ange de la mort, BERT s'interroge avec BARRÈS :

*«C'est l'ange de la mort à l'épée flamboyante, qui nous chasse de notre jardin.
Et il nous en promet de plus beaux...
Je n'aime que le jardin de mon enfance avec ses vieux arbres, et les plantes soignées
par ma mère».*

Et il disait encore avec BERNANOS :

*«Quand je serai mort, dites au doux Royaume de la Terre que je l'aimais
plus que je n'ai jamais osé le dire».*

Ce n'est pas un hasard si Jean-Marie BERT mourut un jour de Pâques, voici déjà trois ans.

Après une vie de communion avec la souffrance des hommes, qu'il s'appliquait à soulager et à guérir, il nous laisse devant les yeux le souvenir illuminé de la victoire de la Résurrection, en même temps que celui du médecin et de l'homme qu'il a été.

Marc JAULMES

RÉPONSE du Professeur François-Bernard MICHEL

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Cher Monsieur et Ami,
Chère Madame,
Chères et Chers Collègues de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

Comment ne pas croire que des convergences ménagées hors de notre entendement, commandent parfois les choses de notre vie, dont nous regrettons l'opacité sans en connaître les pourquoi ?

Puis-je penser, Cher Docteur Marc JAULMES, que j'ai l'honneur de recevoir aujourd'hui officiellement au sein de notre Académie, de concert avec le Docteur

DESHONS, que vous avez été appelé à succéder au Professeur Jean-Marie BERT par les seuls effets d'une élection, et de la vacance d'un fauteuil ? Il suffit de considérer vos qualités et mérites respectifs, pour déceler en effet dans vos deux personnalités une fascinante symétrie.

Comme Jean-Marie BERT — dont vous me permettrez Madame, de saluer très simplement mais très chaleureusement la mémoire en un hommage personnel — vous êtes un homme de Foi, de médecine et de culture.

Commencer par évoquer l'homme de Foi, m'oblige à prier ceux qui ne partagent ni cette Foi ni ses convictions, de ne considérer dans mon propos aucun exhibitionnisme ou prosélytisme, aussi inconvenant que discourtois, surtout en ces temps où le chrétien n'est pas porté au triomphalisme, ne serait-ce que par les distances que la vie quotidienne place entre ses objectifs et les réalités. Invoquer la Foi, revêt même aujourd'hui une certaine connotation «rétro». Mais, aurais-je parlé de vous Marc JAULMES, si je n'avais évoqué votre Foi ? Car pour le chrétien que vous êtes, elle imbibe la totalité de votre être, elle est au centre de votre vie.

Comment pourrait-on d'ailleurs, ne pas être un homme de Foi, lorsqu'on est issu comme vous d'une famille de protestants cévenols ? C'est presque un stéréotype, dans notre Languedoc, que cette formule de protestant cévenol. Elle désigne pourtant, à votre propos, une singulière réalité, dans une famille fidèle à la tradition huguenote et animée du respect envers la parole de Dieu, dont témoigne par exemple, cette attitude que je trouve merveilleuse, de ne déposer aucun livre au-dessus d'une Bible ! Les JAULMES, issus plutôt de la plaine languedocienne, sont des vigneron et des Pasteurs. Votre grand-père Edmond JAULMES, Pasteur à CALVISSON, y a exercé la plus grande partie de son ministère et laissé une réputation de modestie, de libéralité et de talent oratoire. Le Pasteur LAURIOL, qui tint une place importante dans l'histoire du protestantisme français, l'honorait de son amitié. Il refusa constamment des ministères importants, à la seule fin de demeurer fidèle à son village et à ses paroissiens. Sa génération compta huit cousins Pasteurs.

Votre père, après une carrière bien remplie de médecin généraliste, connaît une retraite agréable, et ses facultés intactes lui permettent d'associer, aux joies familiales, celles de la lecture, de Victor HUGO par exemple. Qu'il soit assuré que nous partageons tous la joie qui est la sienne ce soir, ainsi que la vôtre, de le voir auprès de vous en ce moment solennel.

Votre famille maternelle, elle, est enracinée au mas de LASSALLE, à CORBES. Votre mère, dont je tiens ici à saluer la mémoire, était une descendante directe de Jean MAILLET, beau-frère et compagnon de ROLAND, le chef camisard. Dans la propriété des Sources, à BELLEGARDE, elle rencontra plusieurs fois André GIDE, dont son amie d'enfance était la filleule. Et c'est ainsi que votre famille conserve une lettre de l'écrivain dans laquelle est évoquée *«La Porte Étroite»*.

Cette Foi, que les vôtres vous ont transmise, et qui vous anime, vous avez à cœur de la dire, de la communiquer sous sa forme la plus noble, le partage de la Parole. Vous avez été assez empreint de sa fécondité, pour donner des prédications à vos frères de l'Église Réformée et vos textes, denses et drus, témoignent d'une réflexion et d'une rigueur, étayées par leur source biblique.

Tout comme celle de Jean-Marie BERT, votre Foi est ardente, pénétrante, jusqu'aux limites du mysticisme, jusqu'aux limites de l'angoisse que peut susciter la recherche de Dieu. Et dans ce sens aussi, vous vous identifiez à votre prédécesseur.

Comme Jean-Marie BERT, vous êtes totalement solidaire de votre Église et n'avez pas hésité à prendre en son sein, vos responsabilités. Dans une volumineuse étude de réflexion le Diaconat, vous rappelez que la «DIACONIA», a constitué la première manifestation du ministère du Christ. Vous observiez à la lettre ce service, lorsque vous donniez de nombreuses conférences, consacrées en particulier à Alexandre VINET, «l'homme de LAUSANNE» dont la vie et l'œuvre vous ont beaucoup attaché, ou à la spiritualité du Désert, dont la méditation vous a inspiré un texte important.

Vos responsabilités de Chrétien, vous les avez exercées encore dans les fonctions de Vice-Président du Conseil Presbytéral de la Paroisse Maguelonne de l'Église Réformée de France, et de Vice-Président du Conseil Consistorial, destiné à coordonner les activités de l'Église Réformée de MONTPELLIER, dans la difficile période de l'année 1968. Vous avez participé enfin aux activités de l'Église Baptiste de MONTPELLIER.

Si vos charges familiales et professionnelles vous ont imposé de prendre du recul sur ces activités, vous avez conservé envers votre Église et ses membres, des relations amicales et une cordiale disponibilité.

Pourquoi ne pas l'ajouter, puisque je crois l'avoir perçu, vous aspirez davantage, ainsi que le faisait Jean-Marie BERT dans la seconde moitié de sa vie, à retourner désormais à la contemplation, aux racines, aux Sources, ne serait-ce que pour proclamer l'évidence que rappelait le titre d'un ouvrage de l'excellent et regretté Maurice

CLAVEL, titre que le caractère académique de cette réunion m'empêche de prononcer ce soir.

Et, c'est dans cet esprit que vous assumez la Vice-Présidence de la Société d'Histoire du Protestantisme français de MONTPELLIER, fondée il y a deux ans, et qui réunit des universitaires et historiens de qualité. Ne réside-t-il pas là, dans sa source, l'essentiel de l'œcuménisme, le dénominateur commun du catholique auquel vous succédez, du protestant que vous êtes, reçu par le catholique que je suis ?

Vous êtes encore, Docteur JAULMES, totalement, globalement, définitivement ophtalmologiste, puisque l'ophtalmologie a commencé et achevé votre excellent cursus universitaire. Vous avez eu, j'en suis sûr, un véritable coup de foudre pour l'œil. Vous lui portez une vénération.

En 1950, vous êtes brillamment admis à l'Externat des Hôpitaux, major de votre promotion. Votre premier stage d'Externe — on dirait que c'était écrit dans votre destin — se déroule à la Clinique d'Ophtalmologie du Professeur DÉJEAN.

Aux termes de deux ans de préparation assidue du concours de l'Internat, la maladie vous prive du bénéfice de vos efforts, ainsi que de la voie d'une éventuelle carrière hospitalo-universitaire.

Vous revenez donc vers l'ophtalmologie, et obtenez le diplôme de spécialiste, puis des fonctions de Chef de Clinique dans cette discipline de 1956 à 1958.

La préparation de votre thèse de médecine, soutenue en 1955 et consacrée à l'état du fond d'œil au cours des leucémies, vous a donné à voir, au fond de l'œil et au fond des yeux, les regards de désespoir que suscitait, en cette période d'impuissance thérapeutique, le pronostic constamment mortel de ces affections.

Doté d'une excellente formation spécialisée, vous avez ensuite pratiqué votre art à ALÈS d'abord, à MONTPELLIER ensuite, avec un succès croissant.

Votre passion pour l'ophtalmologie n'était heureusement pas exclusive, puisque vous avez su associer à votre vie, la luminosité d'une épouse d'exception. Elle se confond à vous dans votre Foi, votre profession, votre culture. Son intelligence vive, son charme et sa bonté, la lient à tout ce que vous êtes, à tout ce que vous faites. Elle vous a donné cinq enfants merveilleux : Sylvie, déjà engagée dans la pratique de l'art dentaire, Pierre-Henri, titulaire d'une maîtrise de Sciences Économiques, d'un D.E.S.S. et d'un D.E.A., Vincent, titulaire à 19 ans, de deux licences, l'une de Russe, l'autre d'Anglais, Olivier qui sera peut-être votre successeur

dans l'ophtalmologie, et Pierre-Emmanuel, encore lycéen, qui vous apporte les joies familiales habituelles du «petit dernier».

Évoquant votre famille, je ne saurais omettre de mentionner votre frère, architecte de renom, qui a donné à notre ville plusieurs de ses beaux édifices, ainsi que votre sœur, qui pratique la chimie à PARIS. Il me faut également saluer d'un clin d'œil dans votre belle-famille, une radiologue, une décoratrice, un gynécologue et un architecte auxquels me lient de profonds sentiments d'estime et d'amitié.

Vous scrutez des yeux et vos yeux regardent. Ils voient avec une acuité singulière. Et voici qui me conduit à évoquer un troisième aspect de votre personnalité, l'homme de culture, l'amateur éclairé de peinture, si fasciné par les choses de la vue et des couleurs qu'il s'est adonné lui-même à la peinture.

Comment l'ophtalmologiste d'ailleurs, pourrait-il ne pas être passionné de peinture !

Ami de nombreux peintres, vous vous êtes attaché particulièrement à l'œuvre de MESSAGIER, de BAZAINE et de HANTHAÏ. Ici même, vous avez côtoyé DES-NOYERS, BESSIL et SARTHOU. Vous avez soutenu, enfin, les débuts des jeunes peintres du Groupe Support-Surface, avec ARNAL, CLÉMENT, LEPORT et VIALLAT. Mais, pourquoi ne pas le dire, votre peintre de prédilection c'est Vincent BIOULÈS, pour lequel votre admiration se double d'une chaleureuse amitié. Est-il besoin d'ajouter que vous êtes un critique très sûr ? Lorsque nous nous entretenons de peinture, je me délecte autant de la qualité de votre goût que de vos analyses picturales, mêlant, à des notions critiques fondées, une «lecture» poétique très sensuelle.

Sans répit, vous poursuivez votre recherche, en matière de peinture, ne mesurant ni le temps, — ni votre bonheur — passé dans les ateliers, galeries ou expositions. Il me semble que vous êtes avant tout passionné de formes, de structures, de perspectives. Rien d'étonnant, puisque le poète et l'artiste, estime Jean Onimus, sont les médiateurs du «lointain». Ils ont, disait Alfred de Vigny, «le regard sur l'horizon».

Mais votre regard porte également sur la couleur. Votre peinture, dont par un excès de modestie, vous privez la plupart, excelle par ses couleurs. Vous avez le secret des ocres et des bruns qui éclairent les façades italiennes. Si «la vraie vie est absente» pensait Rimbaud, le peintre de talent tel que vous, la donne à voir, la «reflète jusqu'au cœur» selon l'expression de Paul Klee.

C'est par une brève *célébration de l'œil* que je voudrais terminer en votre honneur cette réception.

Je voudrais évoquer, par exemple, le premier œil et sa toute première ouverture sur le monde extérieur chez le nouveau-né qui n'est honorée, par nos amis gynécologues-obstétriciens, que d'une goutte d'argyrol ou d'antibiotique. L'hygiène le commande, mais la poésie y perd sans doute un peu, car cet œil ainsi traité se referme aussitôt. Est-ce pour cette raison que nous retrouvons si mal le souvenir de nos toutes premières impressions visuelles ? Il faudrait envisager aussi le deuxième et surtout le troisième œil. Celui qui, disait gentiment Monsieur de BUFFON, «appartient à l'homme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats».

Cet œil, c'est l'œil du cœur, celui de EL-HALLAJ, qui interroge Dieu pour lui demander : «Qui es-tu ?». Mais le drame de ce troisième œil, est celui de la fausse connaissance. «Le jour où vous mangerez du fruit défendu, dit SATAN à ADAM et ÈVE, *VOS YEUX S'OUVRIRONT*, et vous serez comme des Dieux». L'Homme et la Femme mangent du fruit et le résultat ne se fait pas attendre : leurs yeux s'ouvrent en effet, mais sur quoi ? Sur leur nudité : «ils connurent qu'ils étaient nus».

L'histoire de l'œil c'est aussi, au III^{ème} siècle, l'histoire tragique de Sainte-Lucie, célèbre pour avoir résisté aux assauts du pro-consul qui ne cessait de lui répéter : «Bella donna, vos yeux sont irrésistibles». «Qu'à cela ne tienne» réplique la sainte. S'étant absentée, elle réapparaît quelques instants plus tard, présentant à son soupirant ses deux yeux sur un plateau. Rassurons immédiatement les personnes sensibles, en précisant que cette histoire de Sainte-Lucie, patronne de la lumière, des ophtalmologistes, ainsi que des aveugles, n'est sans doute qu'une légende, même si elle a suscité d'innombrables ex-voto dans presque toutes les églises des Deux-Siciles. Mais j'arrête là, car de toutes façons, je suis sûr, cher Docteur JAULMES, que vous n'approuvez pas l'attitude de Lucie, qui a manqué au respect le plus élémentaire que nous devons tous à nos yeux, a fortiori lorsqu'ils sont particulièrement beaux.

Laissez-moi évoquer votre célèbre confrère, Piétro SPANO, né à LISBONNE en 1215, et auteur du «Brevarium de egritudinibus et curis oculorum». Je ne sais s'il prescrivait l'«urina pueri virginis», l'urine virginale des jeunes filles qui a guéri, semble-t-il, tant d'yeux égyptiens. Mais ce Piétro SPANO fut élu Pape à 50 ans, sous le

nom de Jean XXI. Il aura été davantage oculiste que Pape, puisqu'écrasé par la chute d'un plafond une semaine après son élection, son pontificat fut, vous en conviendrez, de très brève durée. Il demeure pourtant célèbre par l'«aqua mirabilis and omnem maculum et visum confortandum» qui, associant le fenouil, la chélidoine, la centaurée, l'anis, la gomme adragante, et beaucoup d'autres substances encore, à la chevelure de Vénus, ne pouvait être qu'efficace. Son «aqua mirabilis» doit surtout sa renommée, à laquelle aucun collyre n'atteindra jamais, à la guérison, 200 ans après la mort du Pape-oculiste, d'un certain BUONARROTI, peintre de son état, et embauché par l'administration du Vatican pour repeindre un plafond. Subitement atteint d'une maladie des yeux, on craignit un moment qu'il en restât aveugle. L'aqua mirabilis lui permit de mener à bien son œuvre grandiose. Car le plafond est celui de la Chapelle Sixtine, et le peintre est passé à la postérité sous son prénom de Michel-Ange. Mais, je ne voudrais pas ennuyer le protestant que vous êtes, avec des histoires papales.

Que d'yeux ne faudrait-il pas évoquer encore ! Ceux du diabétique CÉZANNE, dont la démarche picturale préfigure de plus en plus le cubisme. Ceux de DAUMIER et de MONET que la cataracte a obscurcis. «Il raconte ses yeux» dira Paul VALÉRY au retour d'une visite au Maître de GIVERNY, qui peint ses nymphéas de plus en plus flous. Il faudrait dire encore les yeux de PROUST, douloureux de l'irritation des fumigations antiasthmatiques, dans l'atmosphère close de sa chambre de liège. Il faudrait enfin se laisser saisir par les yeux les plus émouvants peut-être, de ceux que vous connaissez, ceux du peintre allemand Paul KLEE, qu'il a représentés sur un auto-portrait de la fin de sa vie, comme les deux seuls points de mobilité dans son tragique visage, que la sclérodémie a définitivement figé.

Aussi passionnantes soient-elles, nous devons, à regret, mettre un terme à ces évocations. Non sans avoir, cependant, dissipé un éventuel malentendu. Mon propos, qui a pris, sur la fin, un ton un peu badin, nous évitant de nous prendre trop au sérieux, est plus sérieux qu'il ne paraît. Car au-delà de l'œil, c'est la culture qui est en cause, c'est de l'homme qu'il s'agit, l'homme dans ce qu'il a de sacré, l'homme «divinisable». Et je voudrais rappeler ici, que votre attachement pour la peinture ne se limite pas à l'intérêt personnel, puisqu'aux jours difficiles de 1968, vous avez su affirmer, haut et fort, votre soutien pour les jeunes peintres, en particulier ceux du Groupe Support-Surface.

C'est de l'homme qu'il s'agit, disais-je. De cet homme «sans forme et sans durée, également capable de tout et incapable de rien, dont, depuis MARX,

ont rêvé tant de doctrinaires». Cet homme c'est, nous dit Pierre EMMANUEL «l'homme du néant : il EST NÉANT (...). L'«espace de liberté» que lui ménagent les technocrates de la culture, est un désert où manque l'eau de la pensée. Dans les pays totalitaires, cette eau génératrice a coulé : c'est le sang d'un grand nombre d'artistes qui, ainsi, de gré ou de force, ont attesté que leur art n'était pas vain. Rarement dans l'histoire de l'homme fut faite à ce point la preuve, par des gens qui s'en fussent jugés incapables et même n'y eussent jamais songé, de la SAINTETÉ RADICALE DE L'ART quand l'homme y est forcé aux limites extrêmes de sa nature. Aux limites de sa faiblesse, de son impuissance, de son abandon, mais aussi, indestructiblement, de son ÊTRE, face à la monstrueuse machine du pouvoir».

C'est de l'homme qu'il s'agit, disais-je. Cette phrase me revenait en mémoire lorsque lundi dernier, au Théâtre de la Ville de PARIS, j'entendais Michel BOUQUET dire le poème de Saint-John Perse, au cours de la soirée consacrée à ce poète : «... Mais c'est de l'homme qu'il s'agit ! Et de l'homme lui-même quand donc sera-t-il question ? — Quelqu'un au monde élèvera-t-il la voix ? Car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine ; et d'un agrandissement de l'œil aux plus hautes mers intérieures.

Se hâter ! se hâter ! témoignage pour l'homme !».

Docteur Marc JAULMES, tous les membres de cette Académie se réjouissent d'accueillir aujourd'hui un médecin qui porte «témoignage pour l'homme».

Votre présence, parmi nous, contribuera à nous rappeler la nécessité d'agrandir sans cesse notre œil aux plus hautes mers intérieures.

François-Bernard MICHEL

*

* *